Chaque chambre était une petite cellule ronde, sans fenêtre, avec des murailles de cire blanche. Beaucoup d'entre elles, la porte close, étaient emplies de miel, provision pour l'hiver. D'autres étaient encore vides. Ici et là on voyait des maçons en construire de nouvelles, ou en murer l'ouverture. Chose extraordinaire, malgré le manque de fenêtres, il faisait clair dans la ruche : une lumière douce, un peu dorée, et qui avait l'air de rayonner de toutes ces murailles de cire.

Il y faisait chaud, mais pas trop, grâce aux abeilles chargées de rafraîchir l'air en remuant leurs ailes comme d'immenses ventilateurs.

Tout un quartier était réservé à l'enfance, quartier d'autant plus grand que chaque petite abeille y avait sa chambre : celles qui dormaient encore dans la coque d'un gros œuf comme dans un berceau fermé, et puis les nymphes qui sont les petites filles abeilles, et qui attendent bien sagement qu'il leur ait poussé des ailes. Ce jour-là seulement, avant mangé toute la provision de miel que leurs nourrices avaient déposée auprès d'elles, elles grignotent leur porte de cire, et tout étourdies, un peu humides encore, elles sortent de leur cellule, le long des couloirs, jusqu'au seuil de la ruche.

Toutes ces chambres d'enfants sont pareilles, sauf quelques-unes : les chambres des princesses. Or c'est l'une de celles-là qui justement allait s'ouvrir.

On se bousculait un peu dans les couloirs pour mieux voir : ouvrières, sentinelles, berceuses, qui prennent soin des petites larves.

Grâce à son titre de pourvoyeuse, Fleur de Seigle parvint au premier rang, entraînant Jeannette avec elle.

— Bzz... zz... zz... faisaient les abeilles.

Quelques-unes protestaient :

— Faites donc attention, vous m'avez marché sur le pied... vous allez froisser mes ailes.

— Silence, dit une voix.

D'abord on n'entendit plus rien. Et puis un doux petit bruit, celui de la cire grignotée.

La porte de cire s'inclina, si mince que depuis un moment on voyait bouger derrière.

Elle se brisa sur le sol, et la jeune reine apparut, plus grande qu'une abeille ordinaire, plus claire aussi, vêtue d'or pâle.

Elle fit un geste qui avait l'air d'une révérence, et toutes les abeilles se prosternèrent.

Alors la princesse avança. Pourvoyeuses, guerrières, ouvrières s'effacèrent pour la laisser passer. Son pas hésitant devenait plus ferme, et son visage se colorait.

Quand elle arriva sur le seuil, elle demeura un moment éblouie parce qu'elle n'avait jamais vu ni senti l'air vif, le soleil, le village des grandes ruches, la voûte verte d'un arbre qui faisait comme un premier ciel et, au delà, le vrai ciel bleu, infini, montant jusqu'aux étoiles, jusqu'au Paradis de Dieu.

La jeune reine releva la tête, regarda loin devant elle.

Elle écoutait... un appel ; celui auquel ses sœurs, les abeilles de race royale, avaient répondu avant elle.